

BIOGRAPHIES.

Nous nous félicitons de pouvoir placer en tête de la série des articles biographiques que nous publierons successivement, l'éloge de M. Fourier, l'une des plus belles célébrités d'une époque si fertile en grands hommes. Nous devons la Notice suivante à l'un de ses élèves les plus distingués, M. Georges Gabriel Mauger, membre de la Légion d'Honneur, ancien officier du Génie et inspecteur de l'Université, membre du Conseil général du département de l'Yonne.

JOSEPH FOURIER.

Joseph Fourier, membre de l'Académie Française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences pour les mathématiques, ancien secrétaire de l'Institut d'Égypte, ancien préfet de l'Isère, officier de la Légion d'honneur, naquit à Auxerre au mois de mars 1768, d'une famille pauvre, mais estimable. Il n'avait que 8 ou 9 ans lorsqu'il perdit ses père et mère. M. Pallais, maître de pension et organiste de la cathédrale, avait été son premier instituteur pour le français et le latin : une dame respectable de cette ville, (Mad. Montton) et quelques autres personnes généreuses, furent touchées de la figure aimable et des heureuses dispositions du jeune orphelin, et lui fournirent les moyens de continuer ses études, d'abord chez son ancien maître, puis au collège, comme externe. Il s'y distingua tellement, que le principal l'admit bientôt en qualité de pensionnaire gratuit; et ses progrès dans les belles-lettres et les sciences furent si remarquables, qu'avant l'âge de quatorze ans il avait fait sa rhétorique, et connaissait à fond les sept volumes du cours de mathématiques de Bézout. Son génie, pour cette dernière science, s'était manifesté tout d'abord, et il s'y livrait avec tant d'ardeur, qu'au risque de s'asphyxier, il s'enfermait souvent dans une armoire de la salle d'études, au lieu de se rendre au dortoir avec ses camarades.

Tant de succès et des dispositions aussi extraordinaires avaient inspiré aux notabilités de la Ville le plus vif intérêt en faveur du jeune Fourier. L'évêque, et les bénédictins qui dirigeaient le collège, se disputaient l'honneur du patronage; et ce fut par la protection ou les bienfaits du prélat, qu'il fut placé à Paris au collège de Montaigu, où il redoubla avec distinction sa rhétorique, et fit son cours de philosophie : il n'avait alors que seize ans.

Rappelé dans sa ville natale, et revenu près des Bénédictins qui le chérissaient chaque jour davantage, il donna à l'école militaire des leçons de mathématiques, partageant la tâche d'un professeur distingué, M. Bonnard qu'Auxerre a possédé long-temps, et qui s'enorgueillissait d'avoir été son maître. Dès ce moment Fourier s'annonça comme un savant du premier ordre. En 1787, âgé de moins de 20 ans, il vint à Paris, présenter à l'Académie des Sciences un Mémoire sur la résolution des équations algébriques, travail qui fixa l'attention de l'Académie, et particulièrement de Lagrange, de Monge et de Laplace: le premier de ces illustres géomètres lui donna même, dès cette époque, des marques de l'intérêt particulier qu'il lui a toujours témoigné.

Vers la fin de cette année 1787, Fourier cédant aux instances des Bénédictins, qui voulaient s'attacher un sujet aussi distingué, se rendit à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où se formaient les novices de la congrégation de Saint-Maur. Il y fut chargé de l'enseignement des mathématiques, faisant en même temps une étude approfondie de la théologie, de l'histoire et des antiquités, et y resta jusqu'à la fin de 1789. A cette époque le Supérieur du monastère prévoyant la suppression des ordres religieux, lui proposa de faire ses vœux, ce qui lui aurait donné droit à une pension; mais le jeune novice, quoiqu'entièrement dépourvu des dons de la fortune, s'y refusa, ne voulant pas, disait-il, profiter d'avantages qu'il n'aurait pas encore mérités. Cette détermination est le premier indice des dispositions qu'on a remarquées en lui jusqu'à sa mort, le désintéressement et l'élevation du caractère.

Sur ces entrefaites, ses premiers protecteurs, les Bénédictins d'Auxerre obtinrent qu'il leur fût rendu. Il fut chargé de remplir la chaire de rhétorique, et partagea encore avec M. Bonnard, l'enseignement des mathématiques. Un travail non moins important lui fut confié; ce fut la rédaction d'un nouveau plan d'études, plus étendu, et mieux assorti que l'ancien aux lumières et aux besoins du siècle. Ce plan, présenté par le principal, (Dom Rosman) à l'administration départementale qui l'approuva, fut mise à exécution au commencement de l'année scolaire 1790-1791. Dans ce plan la division des classes était conservée; mais l'enseignement des mathématiques et de la physique recevait plus d'extension; la Géographie et l'histoire étaient l'objet de cours particuliers. Comme il fut chargé des nouveaux cours, c'est-à-dire de la géographie et de l'histoire, il ne continua pas de professer la rhétorique, qui fut confiée à un homme de talent distingué, M. l'abbé Davignau; mais il conserva sa part de l'enseignement mathématique, et y joignit même, pour les élèves les plus avancés, un cours d'astronomie qu'il faisait les jours de congé. Dans les années suivantes, Fourier réunit à ces divers enseignements la chaire de philosophie jusqu'à la fin de 1793, époque à laquelle les études du collège furent interrompues. Ceux qui ont eu le

bonheur de suivre ses leçons savent avec quelle clarté, quelle élégance, et avec quelle facilité d'élocution il développait les vérités les plus abstraites, les théories les plus compliquées. Il était doué d'une sensibilité exquise, d'une grande pureté de goût, et répétait souvent cette pensée de Platon : que le beau est l'éclat du bon. Enfin, par son enseignement, il tenait constamment en éveil l'attention de ses auditeurs; le temps de la classe semblait toujours trop court; les élèves faibles trouvaient en eux-mêmes de la force, et les paresseux de l'ardeur.

Ajoutons que, pour imprimer le mouvement aux études scientifiques et littéraires, il avait organisé dans l'intérieur du collège une petite académie composée des élèves les plus forts, et dont le principal avec les professeurs étaient membres honoraires; tandis qu'il avait formé dans la ville une société littéraire, à laquelle des hommes faits, des jeunes gens ayant terminé avec distinction leurs études, venaient apporter le tribut de leurs lumières et de leur verve poétique ou oratoire. Elle comptait parmi ses membres, avec Fourier et M. l'abbé Davigneau, MM. Joseph Villetard, Garnier, Bourdeau, Chaudé, François Lefèvre, Boulage, Liégeard, Deschamps, Burat Paqueau et plusieurs autres qui, plus tard, ont figuré honorablement dans la carrière des sciences, des lettres ou de l'administration.

Mais les circonstances amenèrent bientôt Fourier sur un autre théâtre, et on le retrouve toujours homme supérieur, dévoué à sa patrie et aux sciences, bon, humain, généreux et plein du plus noble désintéressement. Au mois de février 1793, par suite du décret sur la levée des 300 mille hommes, qui n'exceptait point du recrutement les professeurs ni les élèves des collèges, Fourier ayant eu l'occasion de parler dans une assemblée générale sur le mode d'exécution de la loi, s'exprima avec tant de grâce et d'éloquence, qu'il fit adopter le mode proposé par lui, et fut couvert d'applaudissements. On l'engagea à faire partie de la Société populaire ou club patriotique; et quelque temps après, une loi ayant prescrit dans toutes les communes la formation de comités de surveillance, appelés ensuite comités révolutionnaires, il fut nommé membre de celui d'Auxerre. Il avait applaudi aux principes de la réforme commencée en 1789; il était trop imbu de l'esprit des sciences, des belles-lettres et des arts libéraux, pour n'être pas ami de la liberté, mais il la voulait pure, agissant dans le cercle de la loi; il déplorait les excès commis en son nom, et il crut que le meilleur moyen d'empêcher ce fleuve bienfaisant de devenir un torrent dévastateur, c'était que les hommes éclairés et vraiment patriotes dirigeassent son cours. Sa présence, en effet, fut fort utile dans le comité d'Auxerre; l'autorité naturelle que lui donnaient ses lumières et son éloquence, et la coopération de quelques hommes sages et instruits parmi ses collègues, lui permirent d'empêcher beaucoup de mal et de faire un peu de bien: il fut assez heureux pour pouvoir, sans violer les lois, préserver de toute atteinte son bienfaiteur, Dom Rosman, ancien principal du collège, et plusieurs *notabilités de l'ordre ecclésiastique et judiciaire.*

Toutefois, si Fourier sut conjurer l'orage qui menaçait plusieurs têtes dans sa ville natale, il ne put se soustraire lui-même à ses coups. On se rappelle qu'ayant été chargé par le conventionnel Ichon d'une mission dans le département du Loiret, pour des réquisitions de grains, et ayant, suivant sa coutume, tempéré par l'équité et la prudence la rigueur des mesures qu'il avait à exécuter, il fut dénoncé par ce proconsul au comité de salut public, mis hors la loi et déclaré inhabile à remplir aucunes fonctions publiques. Réduit à se cacher, sans fortune, et n'ayant d'asile que dans le cœur de ses amis et de quelques gens de bien, Fourier reprit, loin de tous les regards, ses anciens travaux mathématiques, et ne reparut au grand jour qu'après la révocation de la mesure arbitraire dont il était frappé. Il fut alors envoyé, par le département de l'Yonne, comme élève à la grande Ecole normale fondée à Paris en 1794, institution gigantesque qui devait former des maîtres pour toute la France dans les sciences et les lettres; et qui comptait parmi ses professeurs Lagrange, Laplace, Monge, Berthollet et Haüy; Volney, Garat, Laharpe, Sicard et Bernardin-de-Saint-Pierre. Là, Fourier retrouvait les illustres savants qui l'avaient accueilli à son début dans la carrière; il fut associé en quelque sorte à leurs travaux et chargé d'enseigner à une grande division de l'Ecole les mathématiques et l'art des méthodes. Il s'en acquitta avec un talent qui fut remarqué, même à côté des grands maîtres qui dirigeaient l'enseignement; et bientôt après il devint l'adjoint de Lagrange à l'Ecole polytechnique, cette création féconde et immortelle, imitée par tous les grands Etats de l'Europe. Il y eut, pour auditeurs, outre Malus, et plusieurs autres savants que la mort nous a ravés, les Poisson, les Biot, les Arrago, les Thénard, qui occupent aujourd'hui le premier rang dans les sciences. Les cahiers de cette école renferment plusieurs Mémoires de Fourier, aussi ingénieux que profonds. Il s'y distinguait depuis plusieurs années par l'étendue de son savoir, la clarté, l'élégance et la facilité de son élocution, lorsque Monge, Berthollet et le général Cafarelli du Falga le présentèrent au général Bonaparte, et le firent attacher comme savant à l'expédition d'Egypte.

De ce moment la vie de notre compatriote appartient à l'Histoire; la part qu'il prit à cette croisade scientifique et civilisatrice, est connue de la France et de l'Europe. On sait qu'il coopéra à la fondation de l'Institut d'Egypte, dont il devint le secrétaire; remplit les fonctions de commissaire général de l'armée française près le divan du pays, et accompagna le général Desaix dans la Haute Egypte; visitant les ruines de Thèbes et de Dendérah, participant aux travaux des ingénieurs et des antiquaires, et recueillant les matériaux des savants mémoires qu'il a fournis au grand ouvrage publié par la commission d'Egypte. La préface qu'il a mise en tête de ce monument vaste et immortel, est à elle seule un beau monument, suivant l'expression de M. de Fontanes, et il a fait don de cet ouvrage à la

ville d'Auxerre. Enfin, après le départ du général en chef pour la France, Fourier, devenu l'ami et le conseil du général Kléber, prit une part encore plus active à l'administration; et lorsque le poignard d'un Arabe fanatique trancha le fil d'une si belle vie, il prononça, en face de l'armée, l'éloge du vainqueur d'Héliopolis, qui a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre. Il continua toutefois de rester attaché à l'administration près du général Menou, nouveau commandant de l'armée, et revint en France avec l'expédition.

De retour dans sa patrie, Fourier ne pouvait y rester inactif. Le général en chef de l'armée d'Égypte, devenu l'arbitre des destinées de la France sous le titre de premier Consul, le nomma préfet de l'Isère, l'un de nos départements frontières les plus importants. Dans ce nouveau poste, notre compatriote se montra ce qu'il avait toujours été, ami de l'ordre et de la liberté, ralliant toutes les opinions au gouvernement, et fécondant le territoire dont l'administration lui était confiée, par des dessèchements de marais et par d'autres grands travaux publics. Son esprit conciliateur et ses lumières donnèrent une telle idée de son mérite, qu'un ancien président du parlement de Grenoble disait de lui: « Qu'il pourrait donner des leçons de théologie aux évêques, et de politesse aux anciens parlementaires. » Le caractère distinctif de sa philosophie était la *tolérance et l'amour de l'humanité*; et, selon lui, ce dernier sentiment devait dominer tous les autres.

Fourier administra pendant environ quatorze ans le département de l'Isère. L'Empereur, en revenant de l'île d'Elbe, en 1815, l'y trouva ayant fait afficher des proclamations contre lui, et ne l'en estima pas moins: il le nomma même préfet de Lyon. Mais notre honorable compatriote, sans être étranger à la politique, était surtout un homme de science et d'administration; et ses principes ne s'accordant pas avec ceux que suivait le ministère du 20 mars, il fut révoqué de sa nouvelle préfecture, et vint à Paris vivre dans la retraite, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, n'ayant d'autre fortune qu'un modeste traitement comme membre de la commission d'Égypte, et une pension comme ancien préfet.

Voilà donc encore Fourier rendu à son cabinet et à ses travaux scientifiques. Déjà il les avait repris dans les instants de loisir que lui laissait l'administration du département de l'Isère, et il avait remporté, en 1812, le grand prix de physique à l'Institut de France, par sa Théorie mathématique de la chaleur, ouvrage capital, qui ajoutait un nouveau continent au monde scientifique, et que les géomètres de l'Europe placent à la suite des découvertes d'Archimède sur la statique, et de Galilée sur la Dynamique. Ce grand travail lui ouvrit, quoique tardivement, les portes de l'Académie des Sciences, où quelques années après il succéda à M. Delambre, comme secrétaire perpétuel pour les mathématiques. Les éloges qu'il prononça en cette qualité dans les séances de l'Académie, ajoutèrent à la réputation d'écrivain distingué, que lui avaient déjà faite

son éloge funèbre de Kléber et sa préface de la Description de l'Égypte; il fut admis à l'Académie Française.

Fourier possédait éminemment l'art du style et le don de persuader. Son oreille était d'une délicatesse extrême, les moindres nuances frappaient ses regards; aussi retrouve-t-on à un haut degré, dans ses écrits, les couleurs d'une imagination brillante et le sentiment de l'harmonie. L'éloquent écrivain que nous avons déjà cité (M. de Fontanes) a dit de lui : « Qu'il écrivait avec l'élégance d'Athènes et la sagesse d'Égypte. »

Sous l'Empire, il avait été nommé baron et officier de la légion d'honneur; sous la restauration il continua à jouir d'une haute considération en France et à l'Étranger. Il aurait pu, sans doute, rendre de grands services au conseil d'État ou dans l'administration supérieure; mais les sciences profitèrent de sa retraite studieuse et honorable. Car, quoique sa santé primitivement robuste eût été altérée par son voyage en Égypte et surtout par de longues veilles et par un travail opiniâtre, il poursuivit néanmoins ses recherches scientifiques, soit sur des branches accessoires de son grand ouvrage concernant la théorie de la chaleur, soit sur la théorie des probabilités, les assurances, et sur les principes fondamentaux de la statistique, principes qu'il appliqua à l'administration de la ville de Paris, et qui donnèrent lieu non-seulement à la création d'un bureau spécial de statistique à la préfecture de la Seine, mais encore à la publication de plusieurs volumes aussi remarquables par les théories qu'ils établissent, que par les importants résultats pratiques qui s'en déduisent. Il se proposait aussi de publier le fruit de ses méditations sur la philosophie et sur l'instruction publique en général, mais il voulut auparavant livrer à l'impression son ancien travail sur la résolution des équations algébriques, dont le manuscrit avait été égaré à l'époque de la suppression des académies. Il fit constater à Auxerre l'authenticité de la minute de ce manuscrit, comme ayant été composé par lui dans le temps où il le présenta à l'Académie des Sciences, et établit ainsi la priorité de sa découverte touchant une question jusqu'alors réputée insoluble, qui avait exercé le génie de l'illustre Lagrange. Il avait fait imprimer environ la moitié de son ouvrage, lorsqu'il fut enlevé, vers la fin du printemps de 1830, aux sciences, aux lettres et à son pays, n'étant âgé que de 62 ans, et après une assez courte maladie qu'on prit d'abord pour un rhumatisme aigu dont il souffrait depuis long-temps, mais que l'autopsie démontra être plutôt l'effet d'un développement extraordinaire et d'une affection du cœur. On rendit à sa cendre les honneurs qui lui étaient dus. Des députations des deux académies, les membres de l'ancien Institut d'Égypte, une députation de la Société de géographie dont il avait été un des fondateurs, des pairs de France, des députés, parmi lesquels on remarquait M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, M. le marquis Barbé de Marbois, premier président de la Cour des comptes, MM. Casimir et Augustin Périer, M. le comte Daru, un grand nombre de fonctionnaires

supérieurs de tous les ordres, tous ses compatriotes de l'Yonne qui étaient à Paris, des savants, des gens de lettres, ses condisciples ou ses élèves, et qui tous étaient devenus ses amis, assistèrent à ses funérailles, et l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure, où des voix éloquantes retracèrent les services qu'il avait rendus aux sciences et à l'Etat et acquittèrent envers lui, au nom de tous, le dernier tribut du respect et de l'attachement.

Tel fut Joseph Fourier. Nous n'avons toutefois montré encore en lui que le professeur, le savant et l'homme public. Si nous le considérons comme homme privé, son mérite n'était pas moins éminent. A une figure agréable il joignait des manières gracieuses, un langage poli, et on ne le quittait jamais sans être plus instruit ou plus content de soi. Sobre et désintéressé pour lui-même, il était indulgent et généreux envers les autres, et aimait à répandre autour de lui l'aisance et le bien être. Quoiqu'il passât la plus grande partie de son temps dans son cabinet, il allait cependant quelquefois dans le monde et il y était fort goûté. Parmi les français, Monge, Lagrange, tant qu'ils ont vécu, ses collègues de l'Institut d'Egypte, M. le comte de Chabrol, M. le comte Daru; M. le baron Cuvier, M. le marquis de Marbois, M. Lainé, Camille Jordan, MM. Casimir et Augustin Perrier; parmi les étrangers, M. Alexandre de Humbolt, M. le comte de Rumford et l'amiral Sydney-Smith sont les personnes dont il aimait le plus la société, et qui lui témoignaient une estime particulière.

Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, Fourier n'oublia jamais sa ville natale. Il suffisait d'être d'Auxerre ou du département de l'Yonne, pour avoir droit à sa bienveillance et à son appui; il donna ou fit obtenir des places plus ou moins honorables et lucratives à un grand nombre de ses compatriotes, soit à Grenoble, soit ailleurs; et sans parler de ce qu'il fit pour sa famille, il ne vit jamais le talent ou le mérite dans le malheur, sans répandre sur lui des consolations ou des bienfaits.

Enfin, pour résumer en peu de mots le caractère intellectuel et moral de celui dont nous venons d'esquisser la vie, Joseph Fourier avait reçu de la nature un esprit pénétrant et vaste, le génie des sciences mathématiques, un goût pur, et un rare talent d'élocution: ces qualités étaient relevées en lui par un cœur droit, une âme généreuse, un ardent amour de la vérité et du bien; et tous ces dons excellents, cultivés par un travail opiniâtre, développés par d'heureuses circonstances, il les appliqua avec un dévouement infatigable à l'accroissement des sciences et au service de sa patrie.